

PATRICIA
CORNWELL

POSTMORTEM

UNE ENQUÊTE DE KAY SCARPETTA

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ANDREA H. JAPP



La première édition de cet ouvrage a paru en France en 1993
aux Éditions du Masque. Une nouvelle traduction par Andrea H. Japp
a été publiée aux Éditions des Deux Terres en 2004.

Titre original :
POSTMORTEM

Éditeur original :
Scribner, New York

© original : Patricia D. Cornwell, 1990
ISBN original : 0-684-19141-5

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, mai 2011

ISBN : 978-2-84893-093-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

1

Ll pleuvait sur Richmond en ce vendredi 6 juin.

Il s'agissait d'une Blanche de trente ans. Son corps avait été découvert par son mari.

L'incessant déluge avait commencé dès l'aube, réduisant les lys à des tiges dénudées. Chaussées et trottoirs étaient jonchés de feuilles. Des ruisseaux dévalaient dans les rues et de véritables mares inondaient les terrains de sport et les pelouses. Des trombes d'eau tambourinaient sur le toit d'ardoises comme j'allais me coucher. Je fis un épouvantable cauchemar alors que la nuit commençait à se désagréger dans les toutes premières heures brumeuses du samedi.

Un visage blême s'interposa derrière la vitre dégoulinante de pluie, un visage informe et inhumain comme ceux des poupées que l'on confectionne à l'aide de vieux collants. D'abord la fenêtre de ma chambre était sombre, puis soudain le visage était apparu, celui d'un être malfaisant qui m'observait. Je me réveillai, tentant en vain de per-

POSTMORTEM

cer l'obscurité, aveugle. Ce n'est que lorsque le téléphone sonna de nouveau que je compris ce qui m'avait tirée du sommeil. Ma main se posa sans hésitation sur le combiné.

— Docteur Scarpetta ?

— Oui, dis-je en allumant la lampe.

Il était 2 h 33. Mon cœur s'affolait à se rompre.

— Pete Marino à l'appareil. On s'en fait un, au 5602 Berkley Avenue. Ça serait pas mal que vous veniez.

La victime, continua-t-il, s'appelait Lori Petersen. Il s'agissait d'une femme blanche âgée de trente ans. Son mari avait découvert le corps une demi-heure auparavant.

Les détails m'étaient superflus. J'avais compris de quoi il retournait dès que j'avais décroché et entendu la voix du sergent Marino. Peut-être même à l'instant où la sonnerie du téléphone avait résonné. Les gens convaincus de l'existence des loups-garous redoutent la pleine lune. Personnellement, j'avais commencé à appréhender cette période qui s'étend entre minuit et 3 heures du matin, liant le vendredi au samedi, cette période durant laquelle la ville dort.

D'ordinaire, c'est le légiste de garde qui est appelé sur le lieu du décès. Mais ceci sortait de l'ordinaire. Après la deuxième affaire, j'avais clairement indiqué que dans l'éventualité d'un autre meurtre, et quelle que soit l'heure, je devais être aussitôt prévenue. L'idée n'avait pas eu l'air de combler Marino. J'avais été nommée au poste de médecin expert en chef du Commonwealth de Virginie deux ans plus tôt, et Marino ne m'avait certes pas facilité la tâche. S'agissait-il de sa part d'une animosité envers toutes les femmes ou me tenait-il rigueur de quelque chose de plus spécifique ?

— Berkley Avenue est à Berkley Downs, Southside, dit-il d'un ton condescendant. Vous connaissez le chemin ?

J'avouai mon ignorance tout en griffonnant ses indications sur le calepin que je laissais toujours non loin du téléphone.

POSTMORTEM

J'étais déjà debout avant d'avoir raccroché, l'adrénaline dévalant dans mes veines, encore plus efficace que la caféine. La maison était silencieuse. J'attrapai ma vieille mallette médicale dont le cuir noir avait été écorché et élimé par des années de collaboration.

L'air nocturne était frais mais saturé d'humidité. Les maisons voisines étaient toutes obscures. Négociant une marche arrière dans mon break bleu, je jetai un regard à la lumière qui demeurait allumée au-dessus du perron, puis à la fenêtre du rez-de-chaussée, celle de la chambre d'amis, où j'avais installé Lucy, ma nièce de dix ans. Encore une journée de la vie de cette enfant que j'allais rater. J'étais allée la chercher à l'aéroport le mercredi soir et, jusqu'à présent, nous n'avions guère eu l'opportunité de partager beaucoup de repas.

Je croisai peu de voitures jusqu'au Parkway. Quelques minutes plus tard, je traversai à vive allure la James River. Les feux arrière des autres véhicules scintillaient devant moi comme un chapelet de petits rubis, et la silhouette fantomatique du centre-ville jouait dans mon rétroviseur. Des coulées de ténèbres bordaient la route, ponctuées parfois de timides entrelacs de lumières brouillées de pluie. Quelque part, là-bas, songeai-je, il y avait un homme. N'importe qui, un être qui marche sur ses deux jambes, qui dort sous un toit, qui possède le nombre habituel de doigts et d'orteils. Il est probablement blanc et bien plus jeune que ma quarantaine. Un être quelconque à bien des égards. Il ne conduit sans doute pas une BMW et ne fréquente ni les bars chics du Slip, ni les meilleurs magasins de vêtements de Main Street.

D'un autre côté, qu'en savais-je ? Il pouvait être n'importe qui et personne. M. Personne. Le genre de type interchangeable, dont on oublie tout alors même que l'on vient de gravir vingt étages en ascenseur en sa compagnie.

POSTMORTEM

Il s'était proclamé le maître obscur de cette ville, l'obsession de milliers de gens qu'il n'avait jamais vus, et mon obsession. M. Personne.

Les meurtres ayant débuté deux mois plus tôt, il n'était pas exclu que M. Personne ait été récemment libéré de prison ou soit sorti d'un hôpital psychiatrique. Du moins était-ce l'hypothèse de la semaine dernière, mais elles changeaient sans cesse.

À l'exclusion de la mienne. Je m'accrochais à ma théorie depuis le début de cette affaire. Selon moi, il venait tout juste de s'installer en ville. Il y reproduisait ce qu'il avait déjà perpétré ailleurs et, jusque-là, il avait su éviter la prison ou l'internement entre les quatre murs d'un service de psychiatrie légale. Il n'était pas désorganisé, il ne s'agissait pas d'un « amateur » et encore moins d'un aliéné.

Wilshire était à deux feux à gauche. Berkley serait la suivante à droite.

Les gyrophares bleu et rouge clignotaient deux rues plus loin. Le tronçon de l'avenue s'étendant aux alentours du 5602 était illuminé comme les lieux d'une catastrophe. Une ambulance, dont le moteur protestait bruyamment, était garée à côté de deux voitures de police banalisées et de trois véhicules blancs dont les gyrophares pulsaient à toute vitesse. L'équipe des informations de Channel 12 venait d'arriver. Des cascades de lumière avaient balayé la rue et des riverains en pyjama et robe de chambre étaient sortis de chez eux.

Je me garai derrière la camionnette de la télévision comme un cameraman traversait la rue. Tête baissée, le col de mon imperméable kaki remonté jusqu'aux oreilles, je longuai rapidement le mur de brique jusqu'à l'entrée. J'ai toujours répugné à me voir aux informations. Depuis que l'étrangleur sévissait à Richmond, mon bureau était pris d'assaut

POSTMORTEM

par les mêmes journalistes posant, encore et encore, les mêmes questions crues.

— Mais s'il s'agit d'un *serial killer*, docteur Scarpetta, on peut penser qu'il va récidiver ?

Comme si cette perspective les comblait.

— Est-il exact que vous avez découvert des marques de morsures sur le corps de la dernière victime, docteur ?

C'était faux, mais quelle que soit ma réponse, l'issue n'était pas fameuse. Si je me fendais d'un : « Sans commentaire », ils en déduiraient aussitôt que l'information était avérée. Si, au contraire, je rectifiais, la prochaine édition se répandrait sur le thème : « Le Dr Kay Scarpetta nie avoir découvert des marques de morsures sur le corps des victimes... » Et le tueur, qui lisait les journaux comme tout le monde, pêcherait là une nouvelle idée.

Les derniers articles parus sur le sujet fournissaient une débauche de détails effrayants, dépassant largement leur fonction d'information et de prévention. Les femmes, surtout celles vivant seules, étaient terrorisées. Les ventes d'armes de poing et de verrous avaient augmenté de cinquante pour cent durant la semaine suivant le troisième meurtre et les chenils de la SPA s'étaient vidés. Cela non plus n'était pas passé inaperçu des médias. La veille, Abby Turnbull, l'abominable journaliste spécialiste des affaires criminelles – ce qui lui avait valu un prix –, avait fait assaut de culot en débarquant dans mon bureau. Elle avait même tenté d'impressionner mon personnel en brandissant la loi sur la liberté de l'information, tout cela dans le vain espoir de se procurer des photocopies des rapports d'autopsie.

Le journalisme criminel ne prenait pas de gants à Richmond, une vieille ville de Virginie de deux cent vingt mille habitants. Le FBI nous avait classés en deuxième position sur la liste nationale des plus forts taux d'homicides par habitant. Il n'était pas rare que des légistes du Com-

POSTMORTEM

monwealth britannique passent un mois dans mes services afin de se familiariser avec les blessures par balles. Pas rare, non plus, que des flics comme Pete Marino quittent la folie de New York ou de Chicago pour découvrir que Richmond était pire encore.

En revanche, ces meurtres sexuels n'étaient pas monnaie courante. Les règlements de comptes entre drogués, les fusillades domestiques ou les rixes mortelles entre ivrognes qui se poignardent pour une bouteille d'alcool sont si éloignés de l'univers du citoyen lambda. Mais ces femmes assassinées étaient des collègues de bureau, les amies en compagnie desquelles on fait ses courses ou on boit un verre. Elles étaient ces femmes avec qui l'on bavarde à l'occasion d'une soirée, celles qui font la queue devant vous au supermarché. Elles étaient la voisine, la sœur, la fille, la compagne de quelqu'un. Elles étaient chez elles, endormies, lorsque M. Personne avait pénétré dans leur chambre en enjambant l'appui d'une fenêtre.

Deux policiers en tenue protégeaient la porte grande ouverte, barrée d'un ruban de plastique jaune annonçant : SCÈNE DE CRIME – DÉFENSE DE PÉNÉTRER.

— Docteur...

Le jeune homme en uniforme bleu qui s'effaçait en haut des marches, soulevant le ruban pour me permettre de passer en dessous, aurait pu être mon fils.

Le salon était impeccablement rangé et peint avec goût d'un camaïeu de roses chaleureux. Dans un coin, un élégant meuble en merisier abritait une télévision et un lecteur de CD, non loin d'un lutrin soutenant des partitions et un violon. Un canapé était poussé sous une fenêtre masquée de rideaux qui donnait sur la pelouse en façade. Une demi-douzaine de magazines étaient empilés avec soin sur une table basse en verre. J'y découvris des numéros de *Scientific American* et du *New England Journal of Medicine*. Un

POSTMORTEM

tapis chinois de couleur crème représentait un dragon s'enroulant autour d'un médaillon central évoquant une rose. De l'autre côté s'élevait une bibliothèque en noyer. Deux étagères étaient occupées par des volumes tout droit sortis du programme de la faculté de médecine.

Une ouverture en arche menait à un couloir qui desservait toute la maison. À droite quelques portes, à gauche la cuisine, où Marino et un jeune policier discutaient avec un homme dont je supposai qu'il était le mari.

Je remarquai, sans vraiment y prêter attention, la propreté de l'endroit, des paillasses, du lino qui couvrait le sol, des appareils ménagers de ce blanc cassé que les fabricants baptisent « ivoire », et le jaune pâle du papier peint et des rideaux. Mais mon attention se concentra sur la table. Un sac à dos en nylon rouge y était déposé, son contenu répandu et inspecté par la police : un stéthoscope, une mince torche lumineuse de poche, un récipient hermétique en plastique qui avait dû contenir un déjeuner et des exemplaires récents des *Annals of Surgery*, du *Lancet* et du *Journal of Trauma*. L'accumulation de tous ces détails me dérouta.

Marino me jeta un regard froid comme je m'immobilisais devant la table, puis il me présenta Matt Petersen, le mari. Petersen était tassé sur une chaise, le visage dévasté. C'était un homme très séduisant, presque joli, aux traits réguliers et fins, aux beaux cheveux noir de jais, la peau fine, un peu hâlée. Mince mais élégamment musclé, les épaules larges, il portait une chemise blanche Izod et un jean délavé. Il gardait les yeux baissés et les mains crispées sur les genoux.

— C'est à elle ?

Il fallait que je sache. Ce matériel médical pouvait appartenir au mari.

Un « ouais » de Marino me le confirma.

POSTMORTEM

Petersen leva lentement les yeux, bleu sombre, injectés de sang. Ma présence sembla le soulager. Le médecin était arrivé, menteur rayon d'espoir là où n'en restait aucun.

Il buta sur les mots, tronquant les phrases, cherchant un fil dans le chaos de sa tête :

— Je l'ai eue au téléphone. Hier soir. Elle devait rentrer vers minuit et demi. Du Virginia Medical College, des urgences. Lorsque je suis arrivé, tout était éteint. J'ai pensé qu'elle était déjà couchée. Puis j'ai pénétré dans... (Sa voix prit de l'ampleur, tremblante, et il inspira avec peine.) Là-bas, dans la chambre...

Son regard désespéré se liquéfia, me suppliant :

— Je vous en prie... Je ne veux pas qu'on la voie comme ça. *Je vous en prie.*

— Nous devons l'examiner, monsieur Petersen, tentai-je de l'apaiser.

Il assena un coup de poing rageur sur la table et cria, le regard féroce :

— Je sais ! Mais tous, les policiers et tous les autres ! (Il hoqueta.) Je sais comment c'est ! Des journalistes et des tas de gens qui fouinent partout. Je ne veux pas que ces fils de pute la voient dans cet état !

Marino resta imperturbable :

— Hé, j'ai une femme aussi, Matt. Je sais ce que vous éprouvez, d'accord ? Vous avez ma parole qu'on la respectera. Autant que si j'étais à votre place, d'accord ?

Le baume lénifiant du mensonge.

Les morts sont si vulnérables et le viol de cette femme, des autres aussi, ne faisait que commencer. Je savais qu'il ne finirait que lorsque Lori Petersen aurait été examinée centimètre par centimètre, photographiée sous toutes les coutures, chaque détail exposé au profit des experts, policiers, avocats, juges et membres d'un jury. On en viendrait alors à des commentaires, des évaluations physiques. Ses

POSTMORTEM

formes – ou leur absence – seraient jaugées. Ensuite, de blagues de salle de garde en apartés cyniques, la victime comparait, chaque aspect de sa personne et de sa vie serait examiné, soupesé et, dans certains cas, déprécié. La victime serait jugée, pas le tueur.

Une mort violente est toujours un événement public et cette facette de ma profession me blessait. Je faisais mon possible pour protéger la dignité des morts. Mais que pouvais-je empêcher une fois que ce corps se transformait en numéro de dossier, en pièce à conviction parmi d'autres, passée de main en main ? Après sa vie, c'était son intimité qui serait saccagée.

Marino m'entraîna hors de la cuisine en laissant au policier le soin de poursuivre l'interrogatoire.

— Vous avez déjà pris les photos ? demandai-je.

— Les gars de l'IJ sont déjà là pour relever les empreintes, dit-il, faisant référence aux techniciens de l'identification judiciaire qui examinaient la scène du crime. Je leur ai dit de ne pas s'approcher du corps.

Nous nous arrê tâmes dans le couloir.

De jolies aquarelles décoraient les murs, en compagnie de photos du mari et de la femme au milieu de leurs condisciples l'année de leurs diplômes respectifs, et d'un cliché en couleurs les représentant à la plage, rougis par le soleil, appuyés contre un pilier battu par les intempéries, pantalons retroussés aux mollets, cheveux ébouriffés par le vent. Elle était jolie, une blonde aux traits délicats et au sourire chaleureux. D'abord inscrite à Brown, elle avait ensuite rejoint la faculté de médecine d'Harvard. Son mari paraissait plus jeune qu'elle. Il avait poursuivi toutes ses études dans cette dernière université. Peut-être s'y étaient-ils rencontrés ?

Elle. Lori Petersen. Brown. Harvard. Brillante. Trente ans. Son rêve était à portée, tout près de se réaliser, enfin.

POSTMORTEM

Après huit éreintantes années d'études de médecine, au bas mot. Médecin. Des rêves mis en pièces, en quelques minutes, par un inconnu pour satisfaire un monstrueux plaisir.

Marino me frôla le coude.

Je me détournai des photos tandis qu'il attirait mon attention vers la porte ouverte sur la gauche.

— C'est par là qu'il est passé.

Il s'agissait d'une petite pièce au sol carrelé de blanc et aux murs tapissés d'un papier peint bleu. Des toilettes, un lavabo, un panier à linge en osier. La fenêtre au-dessus de la cuvette des WC était grande ouverte, carré de ténèbres par lequel s'engouffrait l'air frais et humide qui chahutait les rideaux blancs. Dehors, cachées dans l'ombre touffue des arbres, des cigales stridulaient, ajoutant à la tension.

— La moustiquaire a été découpée, dit Marino, le visage sans expression. Elle a été abandonnée contre le mur, à l'arrière de la maison. Juste dessous, y a un banc, genre truc de pique-nique. Apparemment, il l'a redressé pour faciliter son escalade.

Du seuil, je scrutai le sol, le lavabo, le dessus des toilettes. Je n'aperçus ni taches, ni traces, ni empreintes de chaussures, mais ma position ne facilitait pas l'examen et je n'avais nulle intention de risquer de contaminer les lieux en m'approchant davantage.

— La fenêtre était-elle fermée ? demandai-je.

— Pas l'impression, au contraire de toutes les autres. On a vérifié. À mon avis, la victime a pas dû se casser pour boucler celle-là. Pourtant, c'est la plus vulnérable de toutes. De l'extérieur, c'est la plus basse de la maison. Et puis, comme elle donne sur l'arrière, personne peut voir ce qui se passe. C'est plus pratique que de s'introduire par la chambre. Si le gars a été discret, elle ne risquait pas de l'entendre sec-

POSTMORTEM

tionner la moustiquaire et escalader... Sa chambre est assez éloignée, au bout du couloir.

— Et les portes ? Étaient-elles verrouillées quand le mari est rentré ?

— D'après lui, oui.

— Dans ce cas, l'assassin est ressorti par le même chemin, décidai-je.

— Ça en a tout l'air. Soigneux, le mec, hein...

Marino était appuyé au chambranle, se penchant à l'intérieur, évitant, lui aussi, de poser un pied dans la pièce. Il poursuivit :

— On voit que dalle... comme s'il avait tout nettoyé derrière lui pour ne pas laisser d'empreintes sur le chiotte ou le carrelage. Il a plu toute la journée. (Il posa sur moi un regard terne.) Il aurait dû avoir les godasses mouillées, pour ne pas dire boueuses.

Où Marino voulait-il en venir ? Il était difficile à percer. En réalité, je ne parvenais toujours pas à décider s'il excellait au poker ou s'il était lent d'esprit. Marino représentait typiquement le genre de flic que j'évitais lorsque j'en avais l'opportunité. Un coq de village, difficile à saisir. Il approchait la cinquantaine et trimbalait un visage assez malmené par l'existence. Une raie appuyée très bas sur le côté lui permettait de rabattre de longues mèches de cheveux gris sur son crâne dégarni. Plus d'un mètre quatre-vingts, et un ventre proéminent qui témoignait de la fréquentation assidue et durable d'un trop-plein de bourbon et de bière. Sa cravate trop large, démodée, à rayures bleues et rouges, était grasseuse à l'encolure, avec incrustation du souvenir de multiples transpirations d'été. Marino ressemblait à un personnage de série télé : le flic coriace, cru, grossier, qui devait posséder un perroquet obscène comme animal de compagnie et une table basse jonchée de magazines limite pornos.

POSTMORTEM

Je m'avançai au bout du couloir et m'arrêtai à l'entrée de la chambre. Il me sembla que mon énergie m'abandonnait d'un coup.

Un technicien du labo saupoudrait les moindres recoins de la pièce de cette poudre noire utilisée pour relever les empreintes, pendant qu'un autre filmait chaque détail.

Lori Petersen était allongée sur le matelas, le couvre-lit bleu et blanc pendait au pied du lit. Le drap du dessus, arraché, était roulé en boule sous ses pieds et le drap-housse tiré découvrait la partie supérieure du matelas. Les oreillers avaient été repoussés rageusement à droite de sa tête. Le lit, transformé en champ d'une violente bataille, contrastait avec l'ordre paisible et bourgeois des meubles en chêne ciré.

La jeune femme était nue. Sa chemise de nuit en coton jaune pâle gisait à sa droite, sur la descente de lit aux couleurs vives. Elle était fendue de haut en bas, comme dans les trois précédentes affaires. Sur la table de chevet la plus proche de l'entrée trônait un téléphone dont le fil avait été arraché. Les deux lampes de part et d'autre du lit étaient éteintes, cordons sectionnés. L'un d'eux avait été utilisé afin de lui lier les poignets dans le dos. L'autre avait été noué avec une imagination diabolique, une technique identique à celle employée dans les trois autres meurtres. Enroulé autour du cou, il descendait le long du dos, passant sous le nœud qui retenait les poignets, pour finir par entraver solidement les chevilles de la victime. Tant qu'elle maintenait les genoux pliés, le garrot enserrant sa gorge restait lâche. Mais dès qu'elle détendait les jambes, sous la douleur ou le poids de son agresseur, la boucle se resserrait autour de son cou comme un nœud coulant.

La mort par asphyxie ne demande que quelques minutes... une éternité lorsque toutes les cellules de votre corps hurlent pour s'oxygéner.

POSTMORTEM

— Vous pouvez entrer, docteur, dit le policier qui fil-
mait. On a tout sur la bande.

Prenant garde où je mettais les pieds, je m'approchai du lit, posai ma trousse par terre et enfilai une paire de gants en latex. Ensuite, je sortis mon appareil pour prendre plusieurs clichés du cadavre *in situ*. Son visage n'était plus qu'un masque grotesque, enflé et méconnaissable, violacé par la suffusion sanguine consécutive au resserrement du garrot. Un liquide sanguinolent s'était échappé de ses narines et de sa bouche, maculant le drap. Ses cheveux blond doré étaient en désordre. Elle était de taille moyenne, un mètre soixante-sept, guère plus, et beaucoup plus enveloppée que la jeune femme souriante des photos exposées dans le couloir.

Son apparence physique était importante. En effet, l'absence de schéma répétitif adopté par l'agresseur commençait à devenir révélatrice. Les victimes étranglées ne semblaient avoir aucune caractéristique physique commune, pas même l'ethnie. La troisième était une femme noire, très mince. La première était une rousse dodue, la deuxième une brune menue. Les professions étaient différentes : une enseignante, un écrivain, une réceptionniste et à présent un médecin. Elles habitaient des quartiers différents.

Je sortis un long thermomètre de mon sac et relevai la température de la pièce – vingt-deux degrés –, puis celle du corps – trente-quatre degrés. L'heure du décès est plus difficile à déterminer qu'on le pense. Elle ne peut être évaluée avec précision que grâce à un témoignage visuel ou si la montre de la victime s'est arrêtée. La mort de Lori Petersen remontait à trois heures, au maximum. Son corps s'était refroidi d'un à deux degrés par heure et la rigidité cadavérique avait commencé de gagner les muscles du cou.

POSTMORTEM

Je cherchais le moindre indice matériel qu'un transport à la morgue risquait d'abîmer ou de faire disparaître. Je ne découvris aucun poil ou cheveu tombé sur l'épiderme de la victime, mais repérai quantité de fibres dont la plupart devaient provenir du linge de lit. M'aidant de pinces, je recueillis un échantillon de minuscules fibres blanchâtres ainsi que de plusieurs autres évoquant un tissu noir ou bleu foncé. Je les enfermai dans de petits piluliers métalliques. L'indice le plus patent était cette odeur musquée qui flottait dans la pièce et ces traînées transparentes et sèches, similaires à des taches de colle, qui maculaient le haut et l'arrière de ses cuisses.

On avait retrouvé du sperme dans tous les meurtres, sans qu'il eût grande utilité sérologique. L'agresseur faisait partie des vingt pour cent de non-sécréteurs de la population, c'est-à-dire des individus dont on ne retrouve les antigènes sanguins dans aucune des autres sécrétions biologiques, telles que la salive, le sperme ou la sueur. En l'absence d'un échantillon de sang, il était impossible de déterminer son groupe, lequel pouvait donc être A, B, AB ou n'importe quoi d'autre.

Deux ans plus tôt, cette particularité aurait constitué un coup d'arrêt pour les enquêteurs scientifiques. Mais l'aire des identifications ADN avait débuté. Ces nouvelles techniques étaient assez discriminantes pour permettre d'identifier un criminel sans risque d'erreur, à condition que la police l'appréhende, obtienne des échantillons biologiques, et que le suspect n'ait pas de vrai jumeau.

Marino me rejoignit dans la chambre.

— La fenêtre du cabinet de toilette, dit-il en jetant un coup d'œil au cadavre. D'après le mari, continua-t-il en désignant la cuisine d'un geste, si elle n'était pas fermée, c'est parce qu'il avait des petits travaux à faire le week-end dernier...

POSTMORTEM

Je l'écoutais à peine.

— Il dit que l'endroit sert peu, sauf quand ils ont des invités. Apparemment, il remplaçait la moustiquaire le week-end dernier et il prétend qu'il a peut-être oublié de la reboucler une fois le travail terminé. La pièce a pas servi de toute la semaine. C'est normal qu'elle... (il jeta à nouveau un regard au corps) y ait pas pensé. Elle devait être certaine que la fenêtre était fermée...

Il marqua une pause avant de poursuivre :

— Intéressant, non ? La seule fenêtre que le tueur ait ciblée, c'est justement celle-ci, celle qu'était juste poussée. Les moustiquaires des autres sont intactes.

— Combien y a-t-il de fenêtres à l'arrière de la maison ?

— Trois. Dans la cuisine, la salle de bains de la chambre et le cabinet de toilette.

— Et elles sont toutes à guillotine, équipées d'un loquet au-dessus ?

— Juste.

— En d'autres termes, si on éclaire avec une lampe torche de l'extérieur, on peut aisément voir si le loquet est ou non poussé ?

Il me balançait un autre de ses regards ternes et sans aménité.

— Peut-être. Mais seulement à condition de monter sur quelque chose pour regarder, parce que, d'en bas, on voit pas le loquet.

— Vous avez mentionné un banc de table de pique-nique, lui rappelai-je.

— Le problème, c'est que le jardin de derrière est détrempé par la flotte. Les pieds du banc auraient dû s'enfoncer dans la pelouse si le type était monté dessus pour inspecter les autres fenêtres. Deux de mes gars sont en train de vérifier. Pas de marques sous les deux autres fenêtres. On dirait que le tueur s'en est même pas appro-

POSTMORTEM

ché... Comme s'il avait foncé droit vers la fenêtre du cabinet de toilette.

— Nous ne pouvons pas exclure qu'elle ait été entrouverte et que cela ait attiré son attention ?

— Ouais, tout est possible, concéda Marino. Mais si elle avait été entrouverte, la femme aurait dû le remarquer au cours de la semaine.

Peut-être. Peut-être pas. Le don d'observation rétrospectif est un talent assez répandu. En réalité, la plupart des gens n'accordent pas beaucoup d'attention aux détails de leur domicile, surtout aux pièces rarement occupées.

Un bureau était poussé sous une fenêtre masquée de rideaux. D'autres détails glaçants s'y étalaient, rappelant que Lori Petersen et moi partagions la même profession. Diverses publications médicales, les *Principes de chirurgie* et le Dorland étaient éparpillés sur le sous-main. Deux disquettes, sobrement datées « 1/6 » au feutre et numérotées « I » et « II », traînaient contre le pied de la lampe de bureau en cuivre à col de cygne, des disquettes ordinaires double densité, compatibles IBM. Peut-être contenaient-elles un travail de Lori Petersen pour la VMC, Virginia Medical School. En effet, la faculté de médecine mettait de nombreux ordinateurs à la disposition de ses étudiants et médecins. Je n'avais pas vu d'appareils chez elle.

Des vêtements étaient pliés avec soin sur un fauteuil en rotin coincé entre la commode et la fenêtre : un pantalon de toile blanche, une chemisette à rayures blanches et rouges et un soutien-gorge. Ils semblaient un peu froissés. Des vêtements portés toute la journée et déposés là. Je faisais la même chose certains soirs, lorsque j'étais trop fatiguée pour les ranger.

Je jetai un rapide coup d'œil dans la grande penderie et la salle de bains attenante. Rien n'avait été retourné dans la chambre, à l'exception du lit. De toute évidence, le van-

POSTMORTEM

dalisme ou le vol n'entraient pas dans le *modus operandi* du tueur.

Marino suivait du regard les allées et venues d'un technicien qui passait en revue les tiroirs de la commode.

— Que savez-vous d'autre sur le mari ? lui demandai-je.

— Il termine ses études à Charlottesville. C'est là-bas qu'il séjourne durant la semaine. Il rentre chez lui le vendredi soir, pour le week-end, et il repart à Charlottesville le dimanche soir.

— Qu'étudie-t-il ?

— La littérature, à ce qu'y dit, répondit Marino en évitant mon regard. Il prépare son doctorat.

— En quoi ?

— Littérature, répéta-t-il en détachant chaque syllabe.

— Quel genre de littérature ?

Ses yeux bruns finirent par s'arrêter sans émotion particulière sur moi.

— Américaine, d'après lui. Mais j'ai comme l'impression que c'est surtout le théâtre, son truc. J'ai cru comprendre qu'il avait un rôle dans une pièce en ce moment. Shakespeare. *Hamlet*, si je me souviens bien. Il m'a raconté qu'il avait pas mal joué, des petits rôles dans des films tournés dans le coin, et aussi quelques pubs télé.

Les techniciens s'interrompirent dans leur tâche. L'un d'eux se tourna, son pinceau en l'air.

Marino désigna les disquettes sur le bureau et s'exclama, assez fort pour attirer l'attention de tout le monde :

— M'est avis qu'on ferait bien de jeter un œil à ces machins-là. Peut-être une pièce qu'il a écrite, non ?

— Nous pourrions les examiner à mon bureau. Nous avons des PC, là-bas, proposai-je.

— Des PC, répéta-t-il. Ouais. Ah, c'est sûr que c'est mieux que ma RC : une Royale Cochonnerie, modèle stan-

POSTMORTEM

dard, noire, énorme, avec des touches qui s'emmêlent, tout le bataclan.

Un des techniciens extirpa un couteau de survie à longue lame de sous une pile de pull-overs rangés dans le tiroir du bas. Ce genre d'arme accompagnée d'une boussole sertie dans le manche et d'une petite pierre à affûter dans la gaine. Il la glissa dans un sachet plastique en la manipulant avec un luxe de précautions.

Une boîte de préservatifs suivit. La chose était assez surprenante. Lori Petersen, d'après ce que j'avais constaté dans la chambre, prenait la pilule. J'en fis la remarque à Marino.

Marino et les deux techniciens y allèrent de leur petit commentaire acerbe.

J'ôtai mes gants et les fourrai dans ma mallette.

— Vous pouvez faire emmener le corps, ordonnai-je.

Ils se retournèrent d'un bloc, comme si soudain la présence de la morte brutalisée, gisant sur le lit en désordre, se rappelait à eux. Les lèvres retroussées de Lori Petersen découvraient ses dents, mimant un douloureux rictus, et ses yeux aux paupières tuméfiées, réduits à des fentes, fixaient le plafond d'un regard aveugle.

Un message radio prévint l'ambulance et quelques minutes plus tard deux brancardiers en combinaison bleue pénétrèrent dans la chambre, poussant une civière qu'ils couvrirent d'un drap blanc et positionnèrent le long du lit.

Les mains gantées pour éviter tout contact avec la peau, ils chargèrent Lori Petersen selon mes instructions et la déposèrent doucement, les draps repliés sur elle afin qu'aucun indice ne disparaisse ou ne soit ajouté. Les bandes Velcro geignirent dans un son de déchirure tandis qu'ils les ajustaient pour maintenir le cocon blanc.

Marino me suivit hors de la chambre, me surprenant d'un :

POSTMORTEM

— J'vous raccompagne à votre voiture.

Matt Petersen se leva pour nous rejoindre dans le couloir. Le visage blême, le regard vide, il me fixa d'un air désespéré, implorant quelque chose que j'étais la seule à pouvoir lui dispenser. Un mot de réconfort. La promesse que sa femme était morte rapidement et sans souffrir. Qu'elle avait été attachée et violée après. Je fus incapable de lui apporter ce soulagement. Marino m'entraîna dans le salon, jusqu'à la porte.

La houle des projecteurs de télévision se détachait des éclairs hypnotisants rouges et bleus des gyrophares des voitures de police. Les voix hachées et désincarnées des communications radio rivalisaient avec le vrombissement assourdi des moteurs, alors qu'une petite pluie, presque agréable, commençait de percer la brume légère.

Les journalistes, armés de calepins et de magnétophones, s'agitaient dans tous les coins, attendant impatiemment le moment où le corps apparaîtrait sur le perron avant de disparaître dans l'ambulance. Une équipe de la télévision patientait au beau milieu de la rue. Une femme vêtue d'un élégant trench cintré commentait d'un ton pesant et grave les événements devant un micro. L'œil d'une caméra enregistrait son petit discours « depuis les lieux du drame » pour les informations du samedi soir.

Bill Boltz, l'attorney du Commonwealth, venait d'arriver et descendait de voiture. L'air hagard, endormi, il semblait bien décidé à éviter la presse. Ne sachant encore rien, il n'avait pas grand-chose à déclarer. Qui l'avait prévenu ? Marino, peut-être. Les flics grouillaient partout, certains inspectant par habitude la pelouse qu'ils balayaient de leurs puissantes torches, d'autres bavardant, serrés en grappe près de leurs voitures. Boltz remonta la fermeture éclair de son coupe-vent. Il me destina un signe de tête en me croisant, avant de presser le pas.

POSTMORTEM

Le chef de la police et un commandant étaient installés dans une voiture banalisée beige, plafonnier allumé, visages blêmes, répondant aux questions d'une Abby Turnbull penchée vers la vitre baissée de leur portière. Elle patienta jusqu'à ce que nous traversions la chaussée et trottina vers nous.

Marino l'écarta d'un geste et d'un « Pas de commentaires ! » lancé sur un ton qui signifiait « Va te faire foutre ! ».

Il accéléra le pas. Un comble, Marino devenait presque un réconfort.

— Bordel, quelle merde ! lâcha-t-il d'un air dégoûté en tapotant sa poitrine à la recherche de ses cigarettes. Une vraie foire. Bon Dieu !

La pluie fraîche me caressait le visage. Marino me tint la portière de mon break, puis se pencha alors que je mettais le contact.

— Conduisez prudemment, Doc, recommanda-t-il avec un sourire narquois.